

## Vers une approche épistémologique et une esthétique de la surprise du chercheur

par

Jean-Louis GENARD

Université libre de Bruxelles

Quand et comment apparaît la surprise dans le travail sociologique et, particulièrement dans l'interaction entre la théorisation et le « terrain » ? Et surtout, à quelles conditions la surprise est-elle possible et productive dans le travail de recherche ?

Je partirai de l'idée que, dans le cas qui nous occupe, à savoir celui de la recherche, la surprise est une expérience qui suppose une intensification affective mais cette intensification est intrinsèquement liée à une dimension cognitive puisqu'elle affecte le chercheur dans son travail d'élaboration théorique. Cette expérience est liée à l'émergence de l'inattendu, en l'occurrence un inattendu par rapport à des anticipations, des attentes ou encore à des situations familières au chercheur par rapport à son cadrage théorique. La compréhension d'une telle expérience suppose donc une clarification de ce qui dans les anticipations sociologiques peut se montrer plus ou moins accueillant à la surprise, avec l'hypothèse que certaines attitudes théoriques, certains paradigmes sociologiques lui sont plus hospitaliers que d'autres. Mais cela renvoie aussi à ce que j'appelle les dispositions du chercheur et à la saisie du type d'expérience qu'est la surprise dans la mesure où on peut en attendre une portée épistémologique. Ces deux axes d'analyse guideront la structure de ma contribution. La première partie portera sur l'hospitalité des paradigmes sociologiques à la surprise, elle se situera donc plutôt sur le terrain épistémologique (I). La seconde réfléchira à la dimension que j'appelle esthétique du travail de recherche, dimension

esthétique à mon sens seule susceptible de saisir pleinement en quoi ce qui est un état affectif peut avoir une portée cognitive et épistémologique, infléchir l'intérêt de connaissance, le terme esthétique étant pris ici en continuité avec sa signification étymologique, celle qui renvoie à la sensibilité et au sentiment (II). Les deux dimensions que je traite ici séparément sont en réalité intrinsèquement liées puisqu'on peut supposer qu'un positionnement épistémologique davantage ouvert à la surprise sera bien entendu davantage susceptible de laisser émerger les états affectifs qui la constituent et, surtout d'exploiter épistémologiquement cette surprise. Je ne traiterai pas d'une troisième dimension que je dirais socio-politique qui me paraît devoir être prise en compte pour bien comprendre la place que peut prendre, que prend la surprise dans le travail de recherche. Même si je n'en traiterai pas ici, j'ai évidemment conscience que la recherche est toujours une activité située, balisée... et bien sûr le contexte dans lequel elle se construit détermine également l'ouverture de la recherche et du chercheur à la surprise. Une recherche opérationnelle, commandée dans l'urgence réserve sans doute moins de place à la surprise. Il en est de même d'un contexte de centre de recherche soumis à l'autorité d'un maître despotique, ou à un régime de concurrence effrénée aux financements extérieurs. Comme le contexte d'hyper-formatage des normes de publication, comme nous le vivons aujourd'hui, conduit à des articles dont les contenus deviennent attendus et réservent peu d'opportunités de surprise. Mais cela mériterait une attention séparée.

## I. Le poids de l'ontologie du social

Dans certains de ses textes, Philippe Corcuff évoque ce qu'il nomme des « sociologies bulldozers » (Corcuff, 1995). Parmi celles-ci sont visées des sociologies qui assument en quelque sorte une ambition totalisante, pour lesquelles rien ne demeure en reste des explications, et surtout, pour lesquelles les schématisations théoriques non seulement précèdent le travail empirique, mais ont vocation d'en absorber à priori les données, quitte à fournir ce que Popper appellerait des explications *ad hoc*.

En réalité, les théories sociologiques pointent, chacune à leurs manières, vers ce qu'on peut appeler des « ontologies » du social. Celles-ci se distinguent bien sûr par de multiples dimensions. Je souhaiterais attirer l'attention sur l'une d'entre elles : leur plus ou moins

grande ouverture à l'acceptation et à la réception de l'inattendu. Dans le marxisme, devenu « orthodoxe », tous les phénomènes sociaux sont rapportables à leur infrastructure économique, et, dès lors, l'analyse des structures symboliques sera l'objet d'une lecture réductrice. Ce qui paraîtrait échapper au référentiel théorique y sera ramené à la force du poignet. Nul espace pour la surprise. Ou plutôt, si, au contraire. En réalité, de grandes chances de rencontrer des faits qui ne se plient pas d'emblée aux attentes théoriques, mais alors peu de chances que ces « surprises » aient quelque effet heuristique ou épistémologique dans la mesure où elles seront rapidement rapportées aux canevas préétablis. On pourrait observer un même verrouillage chez les économistes et les théoriciens du choix rationnel où l'hypothèse même d'un engagement obéissant à des motivations qui ne seraient pas stratégiques, par exemple à des motivations éthiques, est tout simplement a priori exclue. Chaque phénomène social pourra ainsi « y passer », comme l'exemplifient les analyses désormais caricaturales de Gary Becker sur les motivations de l'amour et du mariage. Dans ce type de cadrage théorique, nul espace pour des effets de surprise ou d'inattendu. Répétons-le, ce n'est évidemment pas que le chercheur ne puisse pas être surpris. Bien des observations empiriques ne se glissent bien sûr pas automatiquement dans les filets des schématisations théoriques. Et on se doute que le théoricien du choix rationnel puisse être surpris de « tomber » amoureux, ou que le théoricien marxiste « orthodoxe » soit quelque peu étonné de se voir offrir des cadeaux d'anniversaire dès lors qu'il cherche à en saisir le sens au regard de la théorie, mais c'est que la surprise a toutes les chances de se trouver aussitôt balayée comme illusion d'optique et ramenée à sa juste place au sein de l'ontologie du social. Le social est en effet fait d'*illusio*, comme aurait dit Bourdieu. C'est même là sa condition de possibilité et d'effectuation. On l'aura compris, dans ce type de théorisation, le surprenant ne l'est en réalité que relativement aux *illusio* dans lesquelles se tiennent les acteurs et, quelquefois le chercheur. Celui-ci et sa théorisation étant en position de surplomb par rapport à ce qu'il peut observer. La surprise révèle un déficit de vigilance théorique du chercheur qui ne s'est peut-être pas départi totalement de ses prénotions. Elle renvoie au mieux à un réajustement entre le chercheur et ses propres représentations qui relevaient de sa *doxa*, du sens commun ; elle ne renvoie en tout cas pas à une reconsidération des référentiels théoriques. A moins qu'elle ne conforte le chercheur quant à l'immensité de la distance qui le sépare

des illusions dans lesquelles se trouvent ceux qu'il observe, comme ce pouvait être le cas des ethnologues face aux coutumes des populations « primitives » et de leur esprit « pré-logique ».

On aura compris au travers de ces exemples à vrai dire quelque peu forcés, que les ontologies du social sous-jacentes aux référentiels théoriques des sociologues peuvent être plus ou moins réceptives à l'inattendu et à la surprise, en particulier, eu égard à ce qui vient d'être dit précédemment, plus ou moins disposées à « laisser parler l'empirie ».

S'agissant précisément des ontologies du social sous-jacentes aux théories sociologiques, il est intéressant d'observer un certain nombre d'évolutions récentes qui, précisément, laissent penser à des modifications quant à l'ouverture à l'inattendu, voire quant à l'intégration de l'inattendu au sein-même des ontologies du social, et des épistémologies de la sociologie.

Au niveau de l'ontologie, deux voies se dessinent qui, toutes deux, ouvrent des pistes vers cette intégration de l'inattendu dans la conception même du social. Les premières portent sur les catégories au travers desquelles le social est désigné, les secondes sur les conceptions de l'acteur social.

Une des caractéristiques de nombreuses théorisations récentes du social est en effet que celui-ci est caractérisé par ce que j'appellerais son caractère « labile », sa mouvance constante et, dès lors, sa propension à s'appuyer sur le surgissement du nouveau, de ce qui n'était ni réellement attendu, ni réellement prévisible. La métaphore de la « liquidité », associée aux travaux de Zygmunt Baumann, est sans doute particulièrement significative de ce glissement ou de ce déplacement interprétatif (Bauman, 2007). Opposant les sociétés « solides » aux sociétés actuelles, « liquides », Baumann entend précisément assumer cette propension du social à cesser de se formaliser dans des structures dures et surtout stables, pour s'ouvrir à des processus plus lâches, davantage éphémères et mouvants. Le succès actuel du concept de flexibilité va dans le même sens, de même que celui de réflexivité particulièrement en vogue aujourd'hui pour désigner les formations sociales actuelles. Un concept de réflexivité qui présuppose que les acteurs disposent, notamment au travers des théorisations issues des sciences humaines, d'un savoir d'eux-mêmes et du social en fonction duquel ils construiront leurs réponses aux situations présentes. Bref, au travers de cette réflexivité, le social, comme les acteurs, cessent d'être

totallement enfermés dans les structures – structures sociales ou structures de personnalité – qui les conditionnent.

Parallèlement à ce déplacement dans la « stylisation » du social, la sociologie récente a opéré un tournant au niveau de ses présupposés anthropologiques en projetant sur l'acteur des compétences, des capacités, des pouvoirs... bref les attributs de l'autonomie que tendaient à lui retirer les « sociologies bulldozers ». Dans sa prise de distance avec la sociologie de Pierre Bourdieu, la sociologie pragmatique entendait ainsi appuyer ses analyses sur une anthropologie reconnaissant aux acteurs des capacités et des compétences, ce qu'attestent très explicitement certains titres d'articles, comme celui de Luc Boltanski, *L'amour et la justice comme compétences* ou le chapitre intitulé « Ce dont les gens sont capables » (Boltanski, 1990). Dans la suite des discussions ouvertes par la publication de *De la justification* (Boltanski et Thévenot, 1991), on peut également évoquer la critique selon laquelle l'énumération des « cités » et des « mondes » tendait en réalité, tout en assumant il est vrai le pluralisme, à fermer le champ des possibles, ce à quoi Nicolas Dodier a par exemple répondu en tentant d'articuler ressources héritées et appartenant en quelque sorte aux bagages cognitifs inhérents au monde vécu, à l'image des cités, avec la capacité inventive d'acteurs susceptibles de construire des réponses nouvelles face à des situations inédites (Dodier, 2003). Dans le même ordre d'idées, on pourrait évoquer l'ouvrage de Hans Joas, *La créativité de l'agir*, qui, lui aussi, entend restituer à l'action un potentiel innovateur, introduisant de l'inattendu au sein des structures sociales stabilisées (Joas, 1999).

Dans cette optique, le pouvoir, associé donc aux compétences et capacités, en vient à cesser d'être compris et substantivé essentiellement comme domination pour apparaître également comme ressource dont disposent les acteurs pour répondre aux situations auxquelles ils se trouvent confrontés. L'ontologie du social répond ainsi à ce qu'on pourrait appeler une double potentialisation. Du côté du social qui en vient à être considéré dans ses dimensions de flexibilité et de potentialité; du côté de l'individu auquel sont reconnues ces compétences et capacités. Dans ce contexte, on comprend aisément le succès actuel d'un concept comme celui d'affordance, introduit par Gibson, et qui désigne des opportunités d'engagement (1979).

Au niveau de l'épistémologie cette fois, la résurgence du concept de sérendipité, introduit par Merton il y a plusieurs dizaines d'années dans le champ de la sociologie, me paraît particulièrement significatif de ce

même tournant. La sérendipité désigne la contribution du hasard, de l'inattendu... dans la construction des théories scientifiques. On évoque souvent des exemples de tels processus lorsqu'un scientifique travaillant sur certaines hypothèses se trouve confronté à des phénomènes qu'il n'attendait pas mais qui vont le conduire à des élaborations théoriques nouvelles et surtout, le cas échéant, autrement plus intéressantes que celles sur lesquelles il travaillait à l'origine. Mais bien sûr la sérendipité suppose une disposition du chercheur qui, confronté à l'inattendu, aurait tout aussi bien pu le rejeter dans l'oubli, le considérer comme insignifiant et ne pas saisir les opportunités qu'il représentait.

En revenant à la prise de distance de la sociologie pragmatique française par rapport à la tradition bourdieusienne, mais sous un angle plus épistémologique cette fois, deux dimensions, à vrai dire complémentaires, sont particulièrement significatives par rapport à cette ouverture à un inattendu qui pourrait surgir de la confrontation au terrain. La première se situe dans le souci descriptif de « suivi des acteurs », et, pour le dire en d'autres termes, dans la propension à appuyer lourdement les théorisations sociologiques sur une ethnographie minutieuse, soucieuse de rendre compte au mieux de « ce qui se passe ». Cette « reddition de compte » devant être entendue à la fois au sens d'une exigence de fidélité à la réalité observée, et d'une exigence d'éthique de la recherche que le chercheur a à s'imposer à lui-même, de manière notamment à éviter les risques encourus par des postures épistémologiques liées aux « théories bulldozers ». La seconde, clairement articulée à la première, tient à l'abandon ou du moins la forte mise à distance de l'impératif de « rupture épistémologique » au titre d'une reconnaissance, également épistémologique et éthique à la fois, des compétences et capacités cognitives des acteurs eux-mêmes. « Prendre les acteurs au sérieux », proposition sans cesse réitérée dans le cadre conceptuel de la sociologie pragmatique, s'impose comme une exigence de réceptivité à ce que le « terrain » apporte, la déflation de l'importance de l'impératif de « rupture épistémologique » pouvant alors apparaître aussi comme une condition d'ouverture aux surprises que la confrontation à l'empirie peut susciter, l'abandon aussi de la position de surplomb inhérente aux « sociologies bulldozers ».

Cela dit, ne nous leurrions pas. Le souci de restitution du terrain ne doit pas non plus se muer en émerveillement constant devant la richesse, l'inventivité, les bricolages, les manières de faire et de dire, l'exotisme... de ceux qui sont l'objet de l'attention. Bref, la fascination pour ce qui

étonne peut également constituer un blocage ou un obstacle par rapport à l'élaboration sociologique, dès lors que le chercheur ferait de sa fidèle restitution son ambition épistémologique. Il faut rappeler que l'étymologie du mot surprise fait apparaître comme sens premier « tromper insidieusement ». Bref, la surprise est aussi ce qui peut fourvoyer, par exemple en conduisant à accorder à la singularité de ce qui a surpris une signification ou un poids exagérément importants. Ou à construire une sociologie anecdotique conférant à la singularité du surprenant une place démesurée.

## II. Les dispositions du chercheur

Être surpris suppose bien entendu que ce qui arrive, ce que l'on observe, ne correspond pas aux attentes, ou, plus précisément, aux anticipations de la recherche. Comme je l'ai indiqué en évoquant les « sociologies bulldozers », de telles anticipations peuvent être à ce point prégnantes qu'elles en viennent tendanciellement à conduire le chercheur à ranger coûte que coûte l'empirie dans les arcanes préconstruites de la théorie. Les considérations précédentes ont donc indiqué d'une part que les paradigmes sociologiques peuvent être plus ou moins hospitaliers à la surprise, mais aussi, les deux étant bien sûr liés, que les dispositions du chercheur peuvent également lui être plus ou moins ouvertes, avec cette réserve, rappelée plus haut, que la surprise n'est pas toujours forcément bonne conseillère heuristique.

Cela dit, de manière relativement indépendante des épistémologies évoquées précédemment, on peut également aborder la question de la surprise en référence à ce que j'appelle ici de manière vague les « dispositions » du chercheur, que l'on pourrait spécifier en se représentant ces dispositions situées quelque part sur une échelle d'ouverture à l'étonnement. Le travail du chercheur, sa confrontation à ses objets, qu'il s'agisse d'entretiens, d'observations participantes ou non, de dépouillement de documents ou d'archives, de lectures attentives de textes jusque là inconnus et que l'on découvre, ou de textes que l'on redécouvre... il y a dans le travail de recherche comme une sorte de potentialité d'excitation de la découverte. Cette excitation n'est certainement pas le lot constant de l'activité de recherche, elle est quelque chose qui survient, qui surgit quelquefois, de manière à vrai dire inattendue et qui fait avancer la recherche. Elle est à vrai dire l'antithèse du découragement des situations où l'empirie semble patiner, ronronner, où elle

n'apporte semble-t-il rien, ou encore de la lassitude de l'accumulation des lectures théoriques dont on ne voit à vrai dire pas l'intérêt. D'une certaine façon, on pourrait admettre que le principe tout qualitatif de « saturation » qu'évoquent les chercheurs pour stopper le travail empirique ou du moins un certain type de travail dont les apports semblent s'épuiser est à la fois un principe méthodologique à prétention objectivante, mais en même temps il renvoie subjectivement aux sentiments éprouvés par le chercheur qui ne découvre plus rien, qui a l'impression alors de perdre son temps. Bien qu'évidemment cela ne fasse pas l'objet d'une quelconque restitution dans les résultats de la recherche, l'accablement, l'ennui, la « fatigue d'être soi » du chercheur... sont des états inhérents au travail de recherche, comme de tout autre travail bien sûr. Et l'excitation liée aux moments où l'on a le sentiment que quelque chose se passe, que l'on touche à des choses importantes, que l'on vient de formaliser une idée intéressante, que des choses qui ne s'accordaient pas commencent à s'agencer... tout cela en est l'antithèse.

L'évocation de ces moments d'excitation renvoie alors à la fois à quelque chose comme une capacité de provoquer la surprise, et en même temps comme une réceptivité ou une hospitalité subjective à sa survenue. Cela nous oriente vers une compréhension fine des dimensions à la fois intentionnelle et attentionnelle qui accompagnent le travail de recherche dans ses dimensions tant empirique que théorique et, bien sûr dans l'interaction des deux.

Et pour comprendre cela, il paraît indispensable de saisir que la posture du chercheur ne se situe pas seulement entre des postures objectivante, participante et critique, entre les soucis explicatif, compréhensif et critique (Genard, 2011), mais qu'elle comporte, en quelque sorte de manière englobante par rapport à ces trois postures classiques de la sociologie, une dimension qu'il faut bien qualifier d'esthétique, à moins que ce ne soit d'érotétique pour reprendre la proposition de Michel Messu. Si j'introduis ici cette dimension esthétique en relation avec la question de la surprise, il faut bien saisir qu'elle ne s'y limite pas. Elle accompagne bien d'autres choses. Il peut y avoir de la jouissance, de l'excitation dans le fait de communiquer une contribution dans un colloque important, dans le fait de s'en sortir habilement dans une discussion, de recevoir une évaluation excellente d'un article soumis à une revue... Et, du côté de la réception de la recherche, la même chose peut se décrire. Une communication peut nous convaincre cognitivement mais son auteur nous apparaître détestable tant il est imbu

de lui-même... Tout cela mériterait bien sûr des développements plus substantiels que je laisse de côté, pour me contenter de réfléchir à cela sous l'angle de la surprise dans son apport épistémologique potentiel.

Je pense qu'il convient de considérer qu'il y a, inhérent au travail de recherche, quelque chose comme un plaisir qui, comme le dit Jean-Marie Schaeffer lorsqu'il cherche à circonscrire l'expérience esthétique à la fois en la désolidarisant de l'expérience artistique et en la solidarissant à une dimension cognitive (Schaeffer, 1996), s'étaie précisément sur cette dimension cognitive qui bien entendu sature le travail de recherche, contrairement à ce qui se passe dans des expériences esthétiques courantes qui tout en possédant une dimension cognitive n'en sont pas saturées, la dimension cognitive demeurant là, dans bien des cas, largement irréflexive. Et peut-être est-ce précisément parce que le travail de recherche est saturé cognitivement que sa dimension esthétique, si elle est pourtant bien présente, n'appelle en rien une théorisation ou un jugement, voire que sa présence peut tendre à être refoulée, en particulier évidemment au niveau de l'élaboration théorique. Il est bien sûr rare, si ce n'est dans des espaces externalisés comme les remerciements par exemple, que les rapports de recherche évoquent les plaisirs, les joies, les déceptions... que celle-ci a suscités. En suivant librement Schaeffer, on pourrait dire que les moments de surprise considérés dans le travail du chercheur sont ceux où cette surprise, qui se manifeste comme un état affectif spécifique intensifiant la dimension attentionnelle du rapport à l'objet – ce qui se passe ne passe pas inaperçu – porte en elle, parce que comme le dit Schaeffer cet état affectif possède une dimension cognitive, un potentiel de stimulation réflexive sur l'intérêt de connaissance. Être surpris présuppose en effet une intensification attentionnelle qui est liée à une expérience de décalage par rapport aux anticipations, et dans le cas du travail de recherche qui nous préoccupe ici, par rapport aux anticipations de recherche. La surprise est donc une « occasion », qui peut être saisie ou non, qui s'avèrera productive ou pas, de reconsidération des coordonnées de la recherche en cours. Cet effet épistémologique de la surprise demeurant à mon sens contingent, en particulier eu égard au degré d'ouverture inhérent aux coordonnées théoriques préalables, ce qui nous reporte à la question des sociologies bulldozers.

Schaeffer conceptualise l'esthétique à la suite de Kant en la saisissant comme un type de relation avec l'objet. Une relation cognitive mais qui a cette caractéristique que cette relation cognitive est susceptible

de plaisir, ou de déplaisir faudrait-il ajouter. La relation cognitive est associée chez Kant à un certain type de jugement que Kant appelle « réfléchissant » et oppose au jugement « déterminant », ce que l'on peut interpréter en comprenant que pour qu'il y ait relation esthétique il est nécessaire que la compréhension de l'objet – la relation possédant donc une dimension cognitive – ne se trouve pas enfermée dans le type de nécessité déductive que suppose le jugement déterminant. Si l'empirie ne révèle rien qui ne soit déjà attendu par la théorie, alors l'expérience esthétique qui pourrait être associée à la surprise disparaît en même temps que les conditions d'émergence de celle-ci. Seul peut en fait apparaître un déplaisir face à des situations qui ne s'intègrent pas aux anticipations de la théorie. Si le jugement qui accompagne le travail de confrontation à l'objet est réfléchissant, c'est à la fois que ce rapport à l'objet est demeuré ouvert à la contingence (n'était pas enfermé d'emblée dans les conceptualisations théoriques), mais aussi qu'il a éveillé des suggestions cognitives, comme le rapport à l'œuvre d'art évoque pour Kant les idées de la raison.

C'est donc à condition de saisir l'activité de recherche comme une relation à son objet déterminée par un intérêt de connaissance, donc saturée cognitivement au niveau intentionnel, mais où cette relation dans sa dimension cognitive est susceptible de susciter du plaisir ou du déplaisir que l'on peut conférer un statut épistémologique à la surprise. Un statut épistémologique parce que cette dimension esthétique de l'expérience de recherche possède un potentiel évocateur par rapport à la construction théorique. En particulier, si ce plaisir ou ce déplaisir est lié à une surprise, on peut supposer alors, comme je le soupçonnais précédemment, que ce que nous révèle le terrain ne répond pas totalement à ce qui était attendu. La surprise fonctionne alors d'une certaine façon comme le décrit Adorno à propos de l'esthétique négative. Pour lui l'expérience esthétique vraiment intéressante est celle qui perturbe nos manières habituelles, attendues, de penser, de percevoir, de comprendre, obligeant à des remises en question de nos référentiels. Même si, pour Adorno lui-même, cela demeure de l'ordre de la potentialité, l'expérience de la négativité n'étant pas une propriété de l'œuvre mais une virtualité de la relation à l'œuvre. Autrement dit, de la surprise le chercheur peut ne rien faire, peut la rapporter aux pertes et profits de la routine du travail de recherche sans en tirer le moindre parti, comme il se peut d'ailleurs qu'il n'y ait rien à en tirer de bien intéressant.

La référence à la surprise nous permet donc en quelque sorte de distinguer parmi les plaisirs et déplaisirs liés à la recherche. Certains d'entre eux n'étant pas forcément liés à la surprise, tous n'ayant pas de portée épistémologique, et ceux liés à la surprise n'ayant pas forcément de portée épistémologique. Ainsi, puis-je éprouver du plaisir dans la modélisation de données existantes, ou encore au fait de rencontrer des gens sympathiques lors d'une fréquentation du terrain, ou encore à ressentir un déplaisir en côtoyant des groupes dont les engagements politiques m'exaspèrent. Mais ces plaisirs et déplaisirs n'ont pas nécessairement de conséquence épistémologique, elles n'affecteront sans doute en rien mes constructions théoriques. Par contre, si ces plaisirs et déplaisirs sont attachés à des « surprises » au sens où je les prends ici, alors c'est qu'ils ont une portée épistémologique. Que des chiffres de corrélation ne soient pas ceux attendus et me surprennent, que des acteurs me racontent des choses qui désorientent mes anticipations, que mes engagements critiques se trouvent ébranlés par ce que le terrain me restitue... là c'est cette dimension esthétique de l'expérience de chercheur qui possède une portée épistémologique.

*Et peut-être une dimension constitutive de la surprise par rapport à la sociologie elle-même.*

Les développements précédents portaient sur la place que peut prendre la surprise dans le travail du sociologue balancé entre théorisation et empirie. Ils ont cherché à circonscrire, du côté des épistémologies d'abord, du côté des dispositions du chercheur ensuite, les conditions d'émergence et de « productivité » de la surprise. Ils pointaient donc vers une épistémologie et une esthétique de la surprise.

Ces développements mériteraient à la fois des éclaircissements, mais peut-être surtout ils mériteraient de s'ouvrir vers une contextualisation plus large qui chercherait à mettre en relation le statut même de la discipline et ce qu'on pourrait appeler des énigmes radicales, et donc un rapport au monde, aux autres, à soi qui toujours surprennent dès lors qu'on se prend à les interroger. Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien s'interroge par exemple le philosophe ?

Rappelons enfin que toute recherche, toute ambition sociologique, tout intérêt de connaissance sociologique – ou autre d'ailleurs – demeure, doit demeurer, devrait demeurer fondamentalement motivés par quelque chose comme un questionnement radical, la reconnaissance que derrière l'objet demeurent des énigmes fondamentales toujours surprenantes. Comment se fait-il au fond qu'il y ait du lien

social ? Comment se fait-il que ces liens se transforment en dispositifs ? Comment s'opère la transmission ? Comment se fabrique la subjectivité ? Y a-t-il vraiment du social ? Bref, il y a là comme un étonnement ou un ensemble d'étonnements que l'on peut considérer comme constitutifs des intérêts de connaissance du sociologue, mais aussi constitutifs des conditions de possibilité de la discipline elle-même. Mais cela mériterait des approfondissements substantiels à la fois quant aux liens entre les cheminements de la discipline et ces énigmes radicales, quant à la manière dont les sociologies les explicitent, les formulent, mais aussi quant à la propension des contextes de recherche sociologique à les occulter ou les oublier.

## BIBLIOGRAPHIE

BAUMAN, Z. (2007), *Le présent liquide, peurs sociales et obsessions sécuritaires*, Paris, Seuil.

BOLTANSKI, L. (1990), *L'Amour et la Justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié.

BOLTANSKI, L. et THÉVENOT, L. (1991), *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

CORCUFF, Ph. (1995), *Les nouvelles sociologies : constructions de la réalité sociale*, Paris, Nathan.

DODIER, N. (2003), « Agir dans l'histoire. Réflexions issues d'une recherche sur le sida », dans Laborier, D., Trom, D. (dir.), *Historicités de l'action publique*, Paris, PUF, p. 329-345.

GENARD, J.L. (2011), « Expliquer, comprendre, critiquer », *Sociologies* [En ligne], Expériences de recherche, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 6 juillet 2011, consulté le 12 janvier 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/3555>

GIBSON, J. (1979), *The Ecological Approach to Visual Perception*, New Jersey, USA, Lawrence Erlbaum Associates.

JOAS, H. (1999), *La créativité de l'agir*, Paris, Passages, Cerf.

SCHAEFFER, J.M. (1996), *Les célibataires de l'Art. Pour une esthétique sans mythes*, Paris, Gallimard.